

Soirée avec Román Collado "Román"
29 octobre 2019

Le jeune torero valencien qui a accepté l'invitation du Club dans des délais fort courts, a accepté en tant qu'ancien élève du lycée français de Valencia de s'exprimer en français. C'est avec la même authenticité dans l'engagement et la même sincérité souriante qu'il montre en toréant qu'il a abordé l'analyse de sa jeune carrière, sa relation aux toros et son approche personnelle du toreo.

Né d'un père espagnol, mais sans *afición a los toros* et d'une mère bretonne, être torero a immédiatement été un rêve d'enfance, avec celui d'être pompier. Son oncle, lui, était aficionado et c'est grâce à lui qu'il s'est intéressé à la tauromachie. Pour un enfant l'univers de la corrida est magique, le toreo est un héros et la mise à mort fait partie du rite. A douze ans, après avoir pratiqué diverses activités sportives, il a voulu s'inscrire à l'école de tauromachie de Valencia. Si pour sa mère, il s'agissait d'un jeu, d'une activité parmi d'autres, pour lui toréer est vite devenu comme une drogue. Dès le retour du collège, il prenait le bus pour aller à l'école de tauromachie et il a insisté auprès de sa mère pour avoir une tenue présentable et non un simple survêtement pour son premier *tentadero*. A 18 ans, en septembre 2011, il débute en novillada piquée mais il rate ses coups d'épée et subit les trois avis. Cet échec ne le décourage pas et, en tant qu'élève de l'école de la ville, il insiste pour figurer aux affiches des novilladas des prochaines Fallas, ce qu'on lui concède. Pour s'y préparer, il part vivre et s'entraîner à Sanlúcar de Barrameda où les possibilités de *tientas* sont plus nombreuses que dans le Levante.

La novillada de mars 2012 se passe très bien et immédiatement Simon Casas et Santiago Lopez proposent de le prendre en charge. Ils vont s'occuper de lui pendant deux ans jusqu'à son alternative. Si à l'école on apprend les éléments de base du toreo, avec quelqu'un comme Santiago Lopez on apprend toutes les petites choses qui changent tout, par exemple, comment se tenir vertical tout en conduisant le toro.

En juin 2014, après deux ans de novilladas piquées et une présentation à Madrid, c'est l'alternative à Nîmes des mains de El Juli qui était un des matadors que Roman admirait le plus quand il était adolescent, avec un double trophée au toro de la cérémonie. Après une campagne 2014 très satisfaisante de 9 courses et 4 sorties en triomphe, il va s'entraîner durant l'hiver chez Antonio Ferrera ; Il n'a qu'un contrat aux Fallas 2015 et ses apoderados le délaissent pour s'occuper d'autres toreros. Il recherche d'autres soutiens mais rien ne se matérialise et, s'il continue à s'entraîner sans perspectives, il se relâche quelque peu et délaisse les toros pour la mer. En 2016, avec Geraldo Roa comme apoderado il ne fera qu'une dizaine de corridas mais deux à Valencia avec trois oreilles (une aux Fallas et deux en juillet) et trois à Madrid (celle de la confirmation puis une en aout et une autre en septembre, toutes deux avec oreille) qui sont largement suffisantes pour le replacer dans l'actualité des jeunes toreros prometteurs.

La saison suivante (2017) il va faire 24 corridas et affronter un éventail plus large d'élevages, il fait face avec panache aux Cebada Gago à Pampelune et aux Miura à Bilbao et, le 15 aout, lors d'une de ses quatre sorties à Madrid, il coupe une oreille à chacun de ses opposants des élevages de Joselito et sort par la Grande Porte. Avec la gestion de « Nautalia », il pense que la temporada 2018 va être celle de son envol définitif, mais il va y subir trois blessures, dont deux en tout début de saison

(Valencia puis Séville). Il entame la saison 2019 à Valdemorillo, et y perd un succès en raison de ses échecs à l'épée ; ce scénario va se reproduire de façon plus nette encore à Valencia devant des bons toros de Jandilla. A Madrid, devant les Adolfo Martin, après que la présidence ait ignoré une pétition majoritaire, il va s'imposer à son dangereux premier puis couper une oreille au second. Ce succès lui vaut plusieurs contrats en remplacement de De Justo, blessé, mais le 9 juin un manso dangereux de Baltasar Iban va le blesser très gravement au moment de l'estocade. Il reviendra plus tôt que prévu, fin juillet à Valence, tardera quelque peu à reprendre confiance au moment du coup d'épée mais va retrouver forme en confiance en réussissant à s'imposer aux exigeants Torrestrella de Bilbao. Désormais il se prépare à effectuer une bonne campagne aux Amériques, et à travailler durant l'hiver pour réaliser une très grande saison 2020, avec pour objectif de toréer plus sereinement, plus doucement. Parmi les objectifs qui font rêver, s'il devait choisir entre une grande porte à Madrid, une Porte du Prince à Séville et une première place à l'escalafón, il choisirait Séville, car Madrid il l'a déjà connue, et la première place ce sera pour plus tard !

Lucide et précis sur son parcours, Roman avance aussi sur le toreo et le métier de matador des analyses et réflexions simples, claires et dénuées de tout pathos. Comment a-t-il vécu la Grande Porte de Madrid ? Arrivé à l'hôtel, il s'est trouvé tout surpris, il s'est dit que finalement ce n'était pas si compliqué que cela ! Sauf que, la fois suivante, quand il a essayé de le faire de nouveau, il n'a pas réussi ! Sur la récente cornada de Madrid qui lui a arraché la fémorale, il avoue sa peur et dit avoir songé en arrivant à l'infirmerie et en voyant son sang se répandre à flot, que c'était un toro de Iban qui avait tué son ami Fandiño. Et de conclure sur la fémorale déchirée et le sang perdu : « Ceci est du passé ! ». Bien évidemment la peur est toujours présente chez le torero. Elle est là dès les hivers d'entraînement intensif, la peur du toro, la peur de ne pas réussir, la peur fait partie de la vie du torero. C'est sans doute en présence du toro que, paradoxalement, elle est en apparence la moins forte. Face au toro il arrive à Roman de se sentir presque "décontracté", en ayant le sentiment de créer quelque chose, de réaliser une œuvre d'art. Lors des après-midis réussis, avec ou sans trophées, alors qu'on a l'impression d'avoir tout donné, on peut, en rentrant à l'hôtel, éprouver un sentiment de bonheur ; la sensation d'avoir dominé un toro difficile est plus grande que celle d'avoir toréé un très bon toro même si le succès a été moindre car c'est là une victoire personnelle.

On est torero 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, plus qu'un métier c'est une façon de vivre. Dès le début de la période d'entraînement, on s'efforce de participer à de nombreux tentaderos afin de maintenir le contact avec l'animal. Ces travaux de campo et d'entraînement permettent aussi de tester des suertes particulières empruntées à d'autres toreros ou vues en vidéos et les faire siennes pour tenter, éventuellement, de les reproduire devant un toro qui semble s'y prêter. Ils sont aussi des lieux de partage qui soudent l'équipe avec les membres de sa cuadrilla ou avec d'autres matadors amis de la même génération. En effet, les relations sont plus amicales avec ceux de sa génération ; avec les plus âgés, les plus reconnus, qui sont des compagnons respectés, les relations sont bonnes mais de nature différente. Revenant sur les conséquences des blessures, Roman souligne que le problème n'est pas tant dans la blessure elle-même, dès lors qu'elle est bien soignée, mais dans la perte de forme et dans la difficulté à s'entraîner. Au sujet de l'estocade, il précise que tout se joue au niveau de la tête. La réussite de cette

suerte n'est pas d'abord une question de courage ou de technique, il faut aussi du courage pour supporter une charge de loin et techniquement on a répété le geste de centaines de fois, la réussite du coup d'épée demande avant tout une totale concentration, une force de volonté.

A travers le rappel de son parcours et l'analyse de sa profession, Roman revient toujours sur sa relation avec les toros. Il a certes des élevages préférés, ceux avec lesquels il a connu de sensations positives, comme celui de Fuente Ymbro, dont les toros transmettent beaucoup et auxquels il est possible de couper des oreilles quand ils sont bons mais qui sont redoutables quand ils sont mauvais. Les Cuadri sont imposants et ils impressionnent car ils regardent le torero avec la volonté de l'attraper. Toutefois les différences entre exemplaires individuels lui apparaissent plus importantes que les variations entre les différents élevages. Quand, en 2017, il a choisi d'affronter des devises dites dures, il ne s'est pas préparé spécialement pour ces encastes. Ce qui compte c'est de s'adapter à l'exemplaire singulier qu'on a en face, il faut se méfier des idées toutes faites, le toro ne sort jamais comme prévu. Il y a ainsi des exemplaires qui apportent plus de plaisir que d'autres tel ce Fuente Ymbro, combattu à Madrid qui avait un regard fier et qui chargeait de 20 mètres en galopant dès qu'on le sollicitait. Et même l'Iban qui l'a gravement blessé, très dur, manso, refusant de charger, dont tous pensaient qu'il allait me prendre durant la faena, a répondu durant le travail à la muleta, ce n'est qu'au moment du coup d'épée qu'il a provoqué la blessure. Chaque toro est différent et a quelque chose à dire. Toréer demande d'entrer en contact avec chaque toro, et une façon de nouer cette relation c'est aussi de lui parler, c'est pourquoi il accompagne son toreo de la voix - ce qu'on lui reproche parfois - ce n'est pas pour mobiliser l'attention d'un animal distrait ou se donner confiance mais c'est pour parler avec l'animal comme il le fait en parlant à ses chiens, c'est une composante du dialogue avec le toro.

Quant aux différents publics, il apprécie celui des trois grandes arènes espagnoles, celui de Séville qui sait être avec le torero, celui de Madrid dont il connaît bien les exigences et les préférences, celui de Bilbao dont il apprécie l'équilibre entre connaissance des animaux et goût de la fiesta. En Amérique latine, le public est joyeux, il vient s'amuser aux arènes et sait appuyer les toreros. Quant au public français, il est surprenant par son attitude d'observation silencieuse, sa réserve laisse le torero dans l'incertitude sur l'impact de travail réalisé. Pour Roman il est difficile de toréer en France car on ne peut sentir si le public apprécie ou non.